

Notre langage désigne plus volontiers des états concrets, offerts par la vie quotidienne, que des notions distinctes, issues d'une analyse conceptuelle. La réception d'un donné s'augmentant toujours de la réaction qu'elle suscite, le mot « expérience » indique ce contact formateur du moi avec les choses, sans distinguer ici la passion de l'action, ce qui vient du dehors et ce qui vient de nous. On dit : « Faire l'expérience de la douleur », et l'on dit : « Faire une expérience de physique ». Acquérir l'expérience d'un métier, c'est, à la fois, se heurter aux difficultés de son exercice, et les surmonter par quelque invention. En écrivant : « Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié », La Bruyère pense sans doute à la contingence d'une passion dont la force éprouvée ravit l'homme à lui-même, car, dit-il encore : « L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine¹ ». Mais quand on parle d'un « homme d'expérience », on songe moins à ce qu'il a éprouvé qu'aux leçons qu'il a tirées des circonstances : à l'idée d'un donné résistant, et contre lequel il ne pouvait rien, on joint celle de l'enrichissement qu'il dut à sa propre intelligence. Ici la notion d'expérience implique un jugement favorable à celui qui sut l'acquérir. L'expérience n'est pas seulement le fruit de ce qu'il nous a été donné d'apercevoir : elle est fille de notre capacité de comprendre, de notre réflexion, de notre initiative : là où ces qualités font défaut, elle semble s'évanouir.

L'expérience scientifique est, à cet égard, semblable à l'expérience commune : aussi les divers critères auxquels elle doit satisfaire peuvent-ils paraître s'opposer. L'observation doit être complète, précise, impartiale, objective ; en ceci se marque le caractère réceptif et passif d'un esprit qui constate et se soumet. Mais l'observation doit aussi être instructive, éclairée par le choix, dirigée par l'idée. Sa précision même suppose des conventions librement établies, des appareils dont l'usage demande interprétations, corrections, établissement de moyennes ; son objectivité dérive du rejet sélectif de tout ce qui exprime le sujet individuel ; à la limite, elle est l'idéal de l'activité spirituelle, le résultat dernier de son effort. Aussi le savant passe-t-il sans cesse de l'observation passive à l'active expérimentation : il suscite, organise, interprète, comprend. Ce que le langage nomme « expérience » n'est donc pas réductible à une notion simple ; c'est un état complexe où l'esprit et le monde ont chacun leur part. Et nous apercevrons bientôt que la sagesse du langage n'a pas ici à être dépassée ; on ne saurait séparer action et passion spirituelles si, au niveau de la connaissance humaine, elles sont, non deux essences distinctes, mais les aspects complémentaires de la réalité même de l'homme qui se révèle à la fois, et contradictoirement, comme finitude et comme liberté.

Les philosophes ne pouvaient cependant s'en tenir à une notion si confuse, incapable de devenir l'élément d'un système cohérent de pensées. Analysant nos expériences, ils ont donc retenu, pour constituer la notion d'expérience, ce par quoi elles diffèrent de nos inventions, de nos créations et de nos fantaisies : leur élément de passive réceptivité. Parler d'expérience, n'est-ce pas, en effet, signifier avant tout que nous avons fait l'épreuve d'un réel étranger, que ce qui nous a instruits est précisément ce qui nous a heurtés, contrariés, contraints à modifier nos préjugés et nos illusions, à renoncer aux affirmations crédules ou suffisantes par lesquelles nous commençons toujours ? Même interprétée et comprise, l'expérience enferme toujours quelque soumission du moi. Aussi est-elle souvent liée à l'échec ; souvent la douleur paraît nécessaire pour nous amener à modifier notre attitude devant la vie ; vers certaines connaissances, il n'est d'autre voie que la souffrance. Et, dans l'objet, le caractère subi semble la marque distinctive du réel, et ce qu'il y a de positif en sa notion : l'espace, le temps, les lois de la Nature et, plus concrètement, l'inexorable déroulement d'une maladie, ou la mort d'un être cher, nous signifient que notre volonté n'est pas seule au monde. Même en ses phases les plus actives, l'expérimentation scientifique ne mérite encore le nom

¹ J. de La Bruyère, *Les Caractères, ou les mœurs de ce siècle*, 1688, « Du cœur », VII et III.

d'expérience que parce qu'elle prépare et annonce un moment de totale passivité : celui où le fait, auquel l'activité spirituelle donne seulement le sens d'une réponse, est purement reçu et accepté. Car s'il est vrai que tout fait scientifique est déterminé par des hypothèses, des lois, et tout un système de pensées, il demeure qu'il n'est « fait » que parce que s'offre en son sein un donné irréductible, devant lequel le savant déclare : « C'est ainsi ».

Ferdinand ALQUIÉ, *L'expérience*, Paris, P.U.F. 1957, p. 1-5.

I. RÉSUMÉ DE TEXTE

Vous résumerez le texte ci-dessus en 100 mots (marge de tolérance de + ou - 10 %).

II. DISSERTATION

« L'expérience enferme toujours quelque soumission du moi. » (ligne 38)

En vous limitant à l'expérience de la nature, vous direz quelles réflexions vous inspire la phrase de F. Alquié reproduite ci-dessus.